DISSERTATION

N° 189.

SUR LES CAUSES

DU CHOLÉRA - MORBUS ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 20 juillet 1833, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR PIERRE-JOSEPH-FÉLICIEN LOUVRIER, né à Friard,

Département du Doubs.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1833.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES, Suppléant.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN.
	.....
Pathologie médicale	DUMÉRIL.
	ANDRAL, Président.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND, Examinateur.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER.
	BOUILLAUD.
	CHOMEL, Examinateur.
Clinique chirurgicale	BOYER, Examinateur.
	JULES CLOQUET.
	DUPUYTREN.
	ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Payle.	Hatin.
Bérard (Auguste).	Hourmann.
Blandin.	Jobert.
Boyer (Philippe), Suppléant.	Laugier.
Briquet.	Lesueur.
Brongniart.	Martin Solon.
Broussais (Casimir), Examinateur.	Piorry.
Cotterreau, Examinateur.	Requin.
Dalmas.	Sanson (aîné).
Dubled.	Sanson (Alphonse).
Guérard.	Royer-Collard.
	Trousseau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON TRÈS-CHER COUSIN,

MONSIEUR LOUVRIER,

Curé aux Hôpitaux-Neufs,

QUI A GUIDÉ MES PREMIERS PAS DANS LES SCIENCES.

Hommage de ma plus vive reconnaissance.

P.-J.-F. LOUVRIER.

DISSERTATION

SUR LES CAUSES

DU CHOLÉRA-MORBUS.

La connaissance des causes des maladies, dont l'éloignement constitue l'hygiène, a fait jusqu'au seizième siècle des progrès très-lents ; les anciens étaient bien parvenus à connaître par l'observation la salubrité des sols et leur atmosphère, ainsi que leur influence sur l'espèce humaine ; mais dénués de moyens d'analyse, ils ignoraient entièrement ce qui se passait dans leur intérieur ; et c'est ainsi que sans le télescope un grand nombre de planètes seraient pour nous comme si elles n'existaient pas. Les découvertes des physiciens sur la composition de l'air et de l'eau, sur l'action et la réaction des fluides élastiques avec les corps organiques et inorganiques, sur l'intervention de la chaleur et de l'électricité dans ces actions réciproques, etc., ont créé une ère nouvelle pour la médecine préservatrice. Jusque-là, il avait suffi de quelques cas particuliers pour faire accuser les alimens et les boissons de toutes les maladies sporadiques, endémiques et épidémiques ; et quand ces causes ne suffisaient pas, on avait recours à un *quid divinum* répandu dans l'air, ou à la superstition, qui domine encore un grand nombre de fanatiques ignorans. Nous n'en saurions faire des

très-faciles lorsque les femmes sont attaquées du choléra à la fin de leur grossesse.

Asclépiade dit que le choléra est une évacuation vive et prompte des humeurs hors de l'estomac et des intestins, dont la cause est dans un certain concours ou dans une certaine prostrusion de corpuscules, et rapporte cette maladie à une indigestion.

La secte des méthodistes s'occupa des causes de ces déjections ; elle crut les trouver dans certaines obstructions des passages fermés aux corpuscules, qu'elle nomma *varitas viarum*. Ces désordres étaient, suivant cette opinion, une suite de la mauvaise confection des corpuscules dans la digestion ; toutes les choses qui agissaient trop vivement sur les organes de la digestion étaient regardées comme causes du choléra ; c'étaient autant de causes d'une mauvaise confection des matières propres à former les humeurs. Au mot *indigestion* ils joignaient le mot *passage :* c'était une altération des passages qui fixait l'idée commune de cette maladie. La même secte considérait aussi comme pouvant donner naissance aux corpuscules, la bile, le sang et les autres humeurs, les mets trop délicatement préparés, les liqueurs échauffantes, etc. ; mais ils en revenaient toujours à ces petits êtres comme cause déterminante.

Arétée, Sildanus, Decher, ne reconnaissaient d'autres causes qu'une indigestion de longue durée, et croyaient que toutes substances alimentaires peuvent y donner lieu, selon la susceptibilité de l'estomac de chaque individu.

Alexandre de Tralles veut que cette maladie provienne de plusieurs causes ; ce qui, selon lui, en constitue de plusieurs espèces ; d'une grande quantité d'alimens non digérés et propres à offenser l'estomac; de melon, de viande de porc, de substances huileuses, de l'application de corps froids sur la région de l'estomac. *Aribias, Actius,* pensaient de même.

Houlier, Henricus, Valelius, Guill. de Baillon, pensaient comme *Galien* que la cause de la maladie consistait dans une bile âcre et autres humeurs viciées provenant de tout le corps, et produite

par les alimens : *Iis familiaris est qui crudis alimentis, mixto vino generoso, pipere, sale, allio, carne bubulâ vescuntur.*

Lazard Rivière lui reconnaissait aussi les mêmes causes que *Galien.* La bile, dit-il, détermine une altération de la faculté rétentrice et expultrice de l'estomac, et donne lieu au choléra. En général les médecins du seizième siècle n'étaient jugés célèbres qu'autant qu'ils avaient commenté *Hippocrate* et *Galien*, et qu'ils se faisaient gloire de marcher sur leurs traces.

Ameldungio reconnaît la cause du choléra dans la contraction des intestins, occasionée par l'acrimonie saline et corrosive, l'acidité de la bile, et une sérosité particulière, qui déterminent une fermentation dans les alimens. Il fait remarquer que les vieillards y sont moins sujets que les autres personnes, parce qu'ils font moins d'excès; mais s'ils s'y abandonnent, ils sont attaqués d'une manière *formidabilior* et *perniciosior.*

Durr regarde comme cause les fruits de mauvaise qualité mangés en trop grande quantité, les substances susceptibles de fermenter dans l'estomac, comme le lait aigre, le vin nouveau, les œufs de poissons; les passions fortes, qui impriment au corps de fortes secousses ; les purgatifs, les vomitifs, les poisons, l'hypochondrie, etc.

J'ai consulté un grand nombre de thèses faites du quinzième au dix-septième siècle ; mais tous les auteurs apportent, à peu de chose près, les mêmes causes qu'*Hippocrate* et *Galien :* seulement il y en a, parmi le nombre, qui ne croient pas qu'ils reconnaissent les véritables causes déterminantes; plusieurs pensent qu'il doit y avoir parmi ce qui nous entoure, dans l'air, par exemple, quelques agens qui doivent jouer quelque rôle ; ceux qui partagent cette dernière opinion sont : *Schut, Hirsck, Messer, Engelman* et *Otto;* parmi les autres sont : *Slevoglio, Bauhino, Schrœdero, Banes, Nicola Fiekio, Appuhu, Merchel, Eulhardi,* etc.

Sydenham a observé le choléra, à Londres, en 1669 et 1676, où il régnait épidémiquement. Il considère comme cause prédisposante

les alimens faciles à fermenter et à se corrompre, et tout ce qui peut irriter l'estomac. Il pense que l'air du mois d'août a quelques qualités particulières et spécifiques pour altérer le levain stomacal d'une manière qui convient à cette seule maladie ; il base son opinion sur ce que les mêmes causes qui produisent le choléra-morbus au mois d'août, subsistent encore vers la fin de septembre, et ne donnent pas lieu aux mêmes maladies (ces causes sont surtout les fruits que l'on mange en abondance dans le courant de ces deux mois), et dit que, comme chaque maladie épidémique a ses différentes périodes dans les sujets particuliers qu'elle attaque, de même chaque constitution générale qui produit telle maladie épidémique, a aussi ses périodes pendant le temps qu'elle domine : c'est ce qui lui fait dire que le véritable choléra ne règne que dans le mois d'août ; que celui qui paraît dans tout autre temps, comme par suite d'excès dans le boire et le manger, est de toute autre nature, et surtout bien moins pernicieux. Il pense aussi que l'air joue le plus grand rôle dans la production de cette maladie ; que son altération doit nécessairement être une puissante cause provocatrice.

Sauvages regarde la trop grande quantité d'alimens ingéré, de bonne ou mauvaise qualité, comme pouvant déterminer le *choléra*, par les vomissemens auxquels ils donnent lieu : ce qu'il appelle *vomitus à crapulâ ;* il regarde les humeurs saburrales et, en général, tout ce qui est susceptible d'irriter l'estomac, comme pouvant faciliter son développement. Il dit que toutes les maladies qui revêtent un caractère épidémique ont un principe commun répandu dans l'air, dans les eaux et dans les alimens. Cependant, comme ce principe exerce son action successivement dans différens pays, ce qui ne peut être occasioné par l'eau ni les alimens, on doit, ce lui semble, attribuer toutes les épidémies à des miasmes répandus dans l'atmosphère, ou à des vapeurs qui s'exhalent de lieux corrompus.

Dehaen et *Stoll* paraissent ne l'avoir jamais bien connu : ils avouent qu'ils l'ont souvent confondu avec des dysenteries ; mais ils reconnaissent pour cause des cas qu'ils ont observés la polycholie bilieuse,

et la saburre biliforme que l'on a en plus grande quantité sur la fin de l'été. Ils regardent le *choléra* comme l'antidote de plusieurs maladies graves, comme l'éméto-cathartique de la nature médicatrice.

Brasavolus rapporte plusieurs exemples pour prouver que les choux, la viande de porc, la salade composée de concombres, d'ognons assaisonnés avec du vinaigre, du poivre et du sel, sont capables de le déterminer. Il parle aussi d'un individu qui en fut violemment attaqué pour s'être plu à marcher sur du marbre froid nu-pieds, dans le dessein de se rafraîchir; il parle aussi de sa femme chérie, qui manqua mourir après avoir mangé des champignons (*ce qu'il aurait dû rapporter à l'empoisonnement par ces substances*).

La Revue de l'Encyclopédie rapporte que l'on a considéré comme cause du *choléra-morbus*, en Russie, un insecte très-rare, qu'on ne rencontre que dans les contrées les plus septentrionales (c'est la *furia infernalis*, décrite par *Linnée*, dans les Mémoires de l'Académie d'Upsal en Suède). Cet insecte est si petit qu'il est très-difficile de le distinguer à l'œil nu. Quand il fait chaud, il tombe de l'air sur les hommes, et sa piqûre produit une enflure mortelle si l'on n'y apporte un prompt remède.

Pendant la fenaison, d'autres insectes nommés *meggar* causent également beaucoup de mal aux hommes et aux bestiaux : ces insectes sont de la grosseur d'un grain de sable; au coucher du soleil, ils paraissent en grande quantité, descendent en ligne perpendiculaire, percent la plus forte toile, et causent une démangeaison et des pustules qui deviennent dangereuses si on les gratte; il se forme des enflures dans la bouche des bestiaux qui aspirent ces insectes, et ils meurent s'ils ne reçoivent de prompts secours.

J'ai exposé, en peu de mots, l'opinion d'un certain nombre de médecins : je ne m'occuperai point à les réfuter chacun en particulier; je dirai seulement que, jusqu'à présent, on a suivi l'ornière tracée par les pères de l'art, et que, pour étayer leurs opinions, les médecins n'ont pas manqué d'apporter un grand nombre d'exem-

ples appuyés de nombreux faits ; car, dans les épidémies surtout, on rencontre des faits en faveur de toutes les opinions ; mais, par contre, rien n'est plus facile d'accumuler des faits pour prouver l'opinion contraire. Ce qui a surtout induit le plus souvent en erreur les anciens, c'est qu'ils ont souvent pris les effets pour les causes. C'est ainsi qu'en voyant des vomissemens ils reconnaissaient de suite la cause dans l'acrimonie de la bile ; ou bien une substance alimentaire déterminait-elle une indigestion, cette substance était considérée comme pouvant déterminer le choléra. Leurs connaissances étaient si bornées, qu'ils ne savaient pas même distinguer les substances vénéneuses parmi celles alimentaires. C'est ainsi que *Brasavolus* a cru plusieurs fois sa femme attaquée du choléra après avoir mangé des champignons, tandis que ces champignons agissaient sur son estomac comme poison, et déterminaient le vomissement. Les œufs de barbeau et de brochet, lorsqu'ils ont été quelque temps exposés à l'air, acquièrent des qualités vénéneuses : ces mêmes œufs sont cependant considérés comme pouvant servir au développement du choléra. La viande de porc, les choux, les concombres, les melons, la salade, etc., ont été regardés, jusqu'à ce jour, comme cause déterminante. S'il était nécessaire de rapporter des exemples pour prouver que dans le pays où l'on fait le plus usage des substances précitées (Strasbourg), on n'a jamais vu le choléra, je n'aurais qu'à rapporter ce que dit *Fodéré*, qui habite le pays où l'on fait le plus d'excès de ce genre, ainsi que de liqueurs fortes et fermentescibles; d'ailleurs, si on avait voulu faire un relevé de toutes les substances dont ont fait usage les personnes avant d'être attaquées du choléra, on aurait vu que toutes les substances alimentaires, ainsi que les boissons, ont la vertu de favoriser son développement. Un grand nombre de médecins, à la vérité, ont senti que ces causes ne devaient pas suffire, et ont pensé qu'il devait en exister d'autres : ils les ont supposées dans l'air, mais ils n'ont fait aucune conjecture à ce sujet sur leur mode d'action. Ils me paraissent avoir senti l'impuissance de l'homme, lorsqu'il plaît à l'Être générateur de couvrir ses actions d'un voile impé-

nétrable. Cependant ces derniers sont, à mon avis, plus sensés que les premiers.

Si l'on voulait rapporter toutes les hypothèses qui ont été faites sur les prétendues causes efficientes du choléra, on en ferait plusieurs volumes. Les uns ont prétendu que l'air était saturé de molécules de cuivre, les autres que la viande contenait ce même métal. Un aéronaute voulait monter dans un ballon pour aller chercher de l'air dans les régions élevées, pensant qu'il trouverait là le principe de l'épidémie. Ceux-ci ont attribué son développement à la prédominance de l'électricité négative; ceux-là ont imaginé des insectes répandus dans l'air, et les ont regardés comme cause productrice. Le mouvement même de l'atmosphère a été considéré comme pouvant enfanter le choléra : on a regardé le vent du nord-est, qui a soufflé pendant quelque temps à Paris, comme en étant la véritable cause; mais combien de fois ce vent n'a-t-il pas soufflé à Paris sans y apporter le choléra! et, d'un autre côté, combien de ravages n'a-t-il pas faits en France, même dans les lieux où le vent du nord-est ne se faisait pas sentir!

Cependant, s'il est un élément essentiel à connaître dans l'étude d'une maladie, c'est assurément la cause immédiate, directe, essentielle de cette maladie. Cette connaissance n'est pas seulement utile parce qu'elle constitue une des plus précieuses données pour la solution du problème de la nature de la maladie, mais aussi parce qu'elle nous permet d'élever sur une base solide, rationnelle, le système de la médecine prophylactique et de la thérapeutique. La cause spécifique des plus formidables maladies, surtout des maladies épidémiques, est presque toujours enveloppée d'une obscurité que l'œil de l'observateur et de l'intelligence ne peut percer; heureusement qu'il n'est pas toujours nécessaire de connaître la cause génératrice d'une maladie pour en découvrir les moyens préservateurs : nous en avons des exemples dans la *variole*, les *fièvres intermittentes*.

Il est facile d'émettre des opinions tranchantes et de les appuyer d'un grand nombre de faits, comme je l'ai déjà dit; il est plus facile

aussi de dire que les causes du choléra supposées jusqu'à ce jour ne sont pas les vraies causes essentielles, que d'en présenter contre lesquelles il soit impossible de faire la moindre objection.

Si, jusqu'à présent, on n'a fait que des hypothèses et des conjectures, continuons à en présenter, jusqu'à ce qu'il soit donné à l'homme de percer ce voile qui a été jusqu'à ce jour impénétrable.

J'admets comme principe qu'il est une cause prédisposante et déterminante qui échappe à tous nos moyens d'investigation; cette cause est impondérable, insaisissable, invisible; que cette cause est dans l'atmosphère, qu'elle agit en altérant l'innervation, et donne promptement la mort.

J'admets, en second lieu, que la cause ne peut exister dans les alimens : si toutefois on voulait persister à les considérer comme cause prédisposante, aucun d'eux ne pourrait avoir ce privilége, et nul ne pourrait être exclu. Rapportons quelques exemples, pour nous faire une idée de son mode d'action.

Nous savons que parmi les poisons il en est qui donnent la mort à l'homme dans fort peu de temps et pris en très-petite quantité. Une goutte d'acide hydrocyanique, par exemple, étant mise sur la langue d'un animal, celui-ci a quelques convulsions, et meurt : le système d'organes, qui naguère se défendait par une force propre contre l'injure de tout ce qui n'était pas lui, n'est à présent qu'un cadavre, c'est-à-dire une masse d'élémens hétérogènes qui avaient été momentanément réunis et combinés d'une manière spéciale, et qui maintenant vont se dissocier, étant débarrassés de l'agent qui les avait réunis : dans ce cas, l'innervation a manqué, et la mort en a été le résultat.

Qu'une petite gouttelette de la bave d'un animal enragé soit mise en rapport avec des organes vivans chez certains animaux, une pareille maladie se développe. Dans l'un et l'autre cas, toutes les fois qu'on ne se mettra pas en rapport avec les causes qui ont produit ce phénomène, on ne gagnera pas la maladie; mais on la gagnera toutes les fois que cette matière sera mise en contact avec nos organes, dans certaines conditions. Le poison, dans les deux cas, est plus ou moins

subtil ; mais c'est toujours un poison qui attaque seulement l'innervation de l'individu avec lequel il est mis en rapport, et altère ses fonctions selon sa propriété ; la propriété du poison étant de modifier dans tel ou tel sens, selon sa nature, les fonctions de l'organisation animale. Ceux précités n'agissent pas comme les autres poisons, en détruisant nos organes, mais agissent spécialement sur l'innervation ; tandis que l'acide sulfurique, par exemple, attaque matériellement les organes ; on meurt par l'action immédiate du poison qui agit sur l'organe, et l'organe sur l'innervation : alors le poison, dans ce dernier cas, n'est poison que médiatement, n'agit sur l'innervation que parce que, mêlé aux matériaux de l'économie, il altère la nature de ces matériaux, et les convertit en poison.

L'agent impondérable que je suppose dans l'air n'est autre chose qu'un poison qui trouble l'innervation et donne la mort, si les forces qui sont en nous ne sont pas capables de résister à cet agent destructeur. Nous sommes obligés d'arriver là; car il ne nous est pas possible de trouver la cause du choléra ailleurs que dans l'atmosphère ; son essence n'est pas une altération matérielle saisissable, ayant son siége dans notre intérieur ou dans ce qui sert à régénérer notre substance. On ne peut donc expliquer la cause essentielle, qu'en supposant qu'il y a en nous altération de l'innervation ou de quelques-unes de ses propriétés, dont le monde externe est en quelque sorte le réservoir, électricité, magnétisme, calorique, attraction, etc., etc., ou de tout ce qu'on voudra, qu'on nomme *agent impondérable.* Il s'agit maintenant de savoir si l'altération est dans l'agent impondérable qu'on nomme *innervation,* ou si l'altération est dans les agens impondérables du monde externe ; je crois, moi, que c'est dans ces derniers agens que se trouve l'altération. Cette hypothèse aura, comme les autres, son côté ridicule ; mais l'étude du choléra nous conduit là, puisque son étude doit nécessairement nous reporter aux causes premières. Or, ces causes premières, nous ne les trouverons jamais, comme l'ont fait les anciens, dans la bile, la pituite, les alimens, la fatigue, un genre de vie insolite, les excès de tous genres. Ceux qui

trouvent les causes en cela, ne réfléchissent pas que tout cela n'existe pas partout où le choléra se développe, ou bien que le choléra aurait toujours dû exister où ces prétendues causes se rencontrent; d'ailleurs, comment ceux qui ne reconnaissent que les causes précitées expliqueront-ils les épizooties qui ont eu lieu sur diverses espèces d'animaux? Nous savons que dans l'Inde les chameaux et les chèvres sont morts de symptômes cholériques; qu'on y a vu un grand nombre de morts subites parmi les bêtes à cornes et les chiens. En Pologne, une épizootie meurtrière et contagieuse a régné sur les bêtes à cornes.

A Calcutta, en 1814, des chiens sont morts d'accidens analogues à ceux du choléra.

A Taganrok, les volailles ont été attaquées d'accidens semblables. Diront-ils que ces animaux sont morts pour avoir eu trop de bile, pour avoir mangé trop de porc, de choux, de salade, de concombres, de melon; avoir trop bu de vin ou de toute autre liqueur susceptible d'irriter l'estomac, ou bien que ces animaux avaient fait des excès ou mené un genre de vie insolite depuis quelque temps? Quand les Indous nous assurent aussi que les troncs des bambous pourrissaient pendant le choléra, que répondront-ils, si ce n'est qu'on sera forcé de reconnaître qu'il n'y a d'autres causes que celles que je suppose être dans l'air, qui agit, comme je l'ai déjà dit, en altérant l'innervation?

On objectera que, si la cause est dans l'air, comment se fait-il que certains sujets y échappent. N'avons-nous pas en nous notre agent particulier qui résiste plus ou moins aux agens universels? et cet agent particulier n'est-il pas modifié plus ou moins puissamment suivant la manière dont nous vivons? L'objection précitée équivaut à celle-ci : comment se fait-il que les mêmes causes ne produisent pas les mêmes effets? Ceux qui en sont étonnés ne pensent qu'à la cause, et semblent ignorer que c'est la sensibilité des organes et leur disposition particulière qui fait différencier les effets. En admettant cette prédisposition organique, on aura, avec les mêmes causes, des ophthalmies, des angines, des vomissemens cholériques, des dysenteries, des fièvres graves, suivant la disposition des organes et leur rapport avec

les causes morbifiques. Un gaz délétère, le gaz acide hydrosulfurique, par exemple, occasionera à celui-ci des vomissemens, à celui-là une difficulté de respirer, suivant la susceptibilité de l'estomac ou des poumons.

Si la cause est dans l'air, comment est-elle produite? comment se fait-il qu'elle ne soit produite que par intervalles? Nous ne pouvons là-dessus, comme sur les causes du choléra, faire que des conjectures. Je pense que l'altération de l'air provient, ou des matières qui se putréfient à la surface de la terre, ou d'une altération secrète et inexplicable qui se fait dans ses entrailles; alors l'air, infecté de pernicieuses exhalations, cause telle ou telle maladie tant que la même constitution atmosphérique domine. Chaque constitution atmosphérique produit une maladie qui lui est propre, qui hors de là ne paraît jamais; ce qui fait que chaque saison a ses maladies différentes. Il est cependant à remarquer que les qualités manifestes de l'air n'influent pas tellement sur chaque constitution qu'elles soient les vraies causes des maladies, mais que ces causes dépendent d'une certaine disposition cachée et inexplicable qui se trouve dans la constitution de chaque individu. Je pense que les substances méphitiques partent d'un point quelconque de la terre, proviennent de diverses espèces de fermentations, causent telle ou telle maladie, durent jusqu'à ce que la fermentation soit épuisée, reparaissent s'il reste quelques substances dans les entrailles de la terre susceptibles de produire les mêmes effets. Une fois les causes détruites, les maladies ne reparaissent jamais, ou, si elles reparaissent, leur intensité est en rapport avec les causes, c'est-à-dire très-affaiblie. Ce qui en prouve la vérité, c'est que certaines maladies existant autrefois ne se voient plus aujourd'hui, ou sont très-affaiblies, et finiront un jour par faire place à de nouvelles. Le passé semble répondre de l'avenir.

Mais en admettant que l'air est infecté, comment se fait-il que son influence se fait ressentir de préférence sur certaines classes de la société, la classe malheureuse, par exemple?

ruption générale de l'atmosphère; cette jonction de principes délétères ayant tous les degrés d'intensité voulus, agissait avec une force correspondante.

Quoi qu'il en soit, supposons ces causes en présence; il leur suffit de se joindre pour que la maladie ait lieu; mais si la vie s'interpose entre elles, ou que l'une des causes soit seule, elle est nulle, parce qu'elle ne remplit qu'une partie de la mesure, qu'elle ne fait qu'une partie du poids. Qu'un individu soit donc fortement imprégné des principes de la maladie, mais doué d'une vie forte, il n'éprouvera aucun trouble; j'entends par vie forte, non un tempérament athlétique, mais une disposition telle du système nerveux, que l'agent morbifique soit sans accès sur lui: mais que tout à coup il vienne à apprendre une nouvelle affligeante, il pourra en être atteint. Tout le monde connaît l'influence morale sur le système nerveux; qu'un homme faiblement imprégné des causes du choléra, mais conservant une bonne santé, vienne à traverser un lieu rempli d'exhalaisons méphitiques, il pourra succomber à ces deux causes réunies; tandis que celui dont le système nerveux n'a aucune prédisposition à recevoir l'influence morbifique, traversera des nuages de ces causes, et n'en ressentira rien, si rien ne vient troubler cette heureuse disposition où l'équilibration est fortement établie.

Tel est l'ordre de la nature, que l'absence d'une des conditions d'un phénomène paralyse les autres conditions; quoique soumis aux mêmes causes, nous ressentons des effets différens. Il y a en nous un je ne sais quoi qui a la force de résister à l'agent morbifique chez l'un, tandis que chez l'autre il succombe à cet agent.

Parmi les auteurs que j'ai cités, il en est de favorables à mon opinion, qui supposent la cause dans l'air; je ne les citerai pas de nouveau; ils ne font aucune conjecture sur le mode d'action du principe délétère contenu dans le fluide précité. Je ne réfuterai point en particulier ceux qui pensent que la cause du choléra est dans la bile et les alimens; mon jugement est porté contre eux. Quant à la secte des méthodistes, il y avait dans leur manière de voir au moins un

sens physiologique, si le reste était erroné. Les auteurs de ce siècle voyaient d'une part les corpuscules qui devaient parcourir les vaisseaux se former dans la digestion ; s'ils étaient indigérés, ils manquaient des conditions nécessaires à leur circulation ; dès-lors, l'estomac et les intestins ne pouvant leur donner passage par les absorbans ouverts à leur surface, ces corpuscules étaient arrêtés, les organes en étaient surchargés ; de là, la cause du choléra.

Au résumé, on ne peut s'empêcher d'admettre que la cause efficiente du *choléra* est dans l'air; que cette cause agit comme un poison en détruisant l'innervation; que le principe de cette cause échappera toujours à tous nos moyens d'investigation ; que les alimens n'influent en rien sur le développement de cette maladie ; que si un genre de vie insolite peut agir comme adjuvant des causes efficientes, ce genre de vie insolite ne nous est pas connu, et nous ne pouvons, en conséquence, porter aucun jugement; mais je crois, et nous en avons eu assez de preuves dans l'épidémie de Paris, que les excès de tous genres ne peuvent pas plus être considérés comme adjuvans des causes efficientes, que la privation ou le retranchement d'une partie de son régime accoutumé. S'il est une cause qui puisse donner accès à la cause efficiente, je ne puis considérer comme telle que la peur ; car, on a la preuve que, dans un grand nombre de circonstances, la crainte de la maladie en a provoqué l'explosion ; alors l'agent particulier qui est en nous se trouve pris au dépourvu, succombe à l'agent universel.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Balbi longo alvi profluvio maximè corripiuntur. *Sect.* 6, *aph.* 32.

II.

Ætate declinantibus longa alvi profluvia et lienteriæ accidunt. *Sect.* 3, *aph.* 30.

III.

In perturbationibus ventris et vomitionibus spontaneis, si talia purgantur qualia purgari oportet, confert, et leviter ferunt; sin minùs, contra. *Sect.* 1, *aph.* 2.

IV.

Mulieri in utero gerenti si alvus multum fluxerit, periculum est ne abortiat. *Sect.* 5, *aph.* 34.

V.

In longis dysenteriis cibi fastidium, malum; et cum febre, pejus. *Sect.* 6, *aph.* 3.

VI.

Dysenteria si ab atrabile incipiat, lethalis. *Sect.* 4, *aph.* 24.